

# La fête hip hop : un rapport à soi et au monde

Virginie MILLIOT \*

**Dans la "drôle de fête" hip hop,  
une passion et une volonté : la  
passion égalitaire des jeunes  
qui stimule leurs performances  
et leur volonté de s'affirmer.  
Appel à la dignité et à la res-  
ponsabilité qui fait écho aux  
cris dans les cités.**

**L**a fête qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce qui se joue dans ces moments de percée hors de la quotidienneté ? Certains l'analysent comme un moyen pour la collectivité locale de se célébrer et de s'exalter elle-même (1). D'autres comme un moment de transgression nécessaire, durant lequel est institué un ordre inverse et temporaire, permettant de supporter et de consolider en retour, l'ordre du quotidien (2)... Pourtant, dans ces fêtes hip hop qui s'organisent dans la région lyonnaise, il n'y a ni transgression, ni exaltation collective. Description...

## La drôle de fête

10 Mars 1995 : soirée-concert organisée par le "Melting family" (un "posse" réunissant différents rappeurs, graffeurs et breakers de la région lyonnaise). Au programme, une tête d'affiche, Saï Saï, un groupe de rap de Rillieux la Pape, un "Free Style" (scène ouverte aux défis et à l'improvisation) et une soirée jusqu'à l'aube, animée par plusieurs D.J. Dans le public, on retrouve une bonne partie du milieu hip hop lyonnais, qui rassemble désormais des jeunes d'origines culturelles diverses (Afrique, Antilles, Maghreb, Italie, Espagne, France) issus des communes périphériques populaires et des jeunes musiciens et membres des réseaux "alternatifs" du centre ville lyonnais. Le reste du public est constitué de jeunes venus de Vaulx en Velin, de Rillieux la Pape, de Saint Priest, des pentes de la Croix Rousse, etc. Cette soirée s'est déroulée selon un scénario qui se trouve chaque fois répété durant les fêtes de ce mouvement. Concert : lorsqu'il s'agit d'un groupe nationally ou inter-

nationally reconnu, le public se laisse aller à participer, à danser, mais il en est tout autrement lorsqu'il s'agit d'un groupe local. Pas de liesse, pas de laisser-aller, le public est alors posé devant la scène dans une posture d'évaluation. Chacun écoute, observe et critique. Arrive ensuite le temps du Free style. Les micros sont ouverts. Le D.J. lance le tempo, attende... personne ne veut commencer, les rappeurs se renvoient la balle, et puis l'un d'eux se jette à l'eau. Improvisation, démonstration de compétences... Suivant le niveau de cette première prestation, d'autres relèvent alors le défi ou attendent d'être stimulés par une meilleure performance. Après quelques improvisations, les rappeurs finissent généralement par se bousculer sur scène. Lorsque le défi "prend", ces scènes de "Free style" donnent lieu à une étonnante émulation. La performance de l'un amène l'autre à se dépasser. Chacun en situation pousse plus loin ses propres limites. Et le défi devient tour à tour échange et stimulation. Plus tard dans la soirée, le public dansera sur les rythmes ternaires et bousculés du rap. Les danseurs bougeront leurs corps, animés de cette énergie toute particulière du hip hop : une énergie contenue, que l'on ne cherche pas à faire circuler mais à extérioriser, et qui jaillit par à coup maîtrisés, plus ou moins lents ou rapides, saccadés ou enveloppés ; une énergie du rebond. Au coeur de cette petite foule, des cercles se dessineront de temps à autre autour d'un danseur. Performance, les mouvements se font plus amples, le corps tourne autour de lui-même, la tête vissée sur le sol, ou appuyé sur une seule main... Le cercle s'élargit ensuite pour accueillir un autre breaker qui relève le défi, ou se referme aussitôt. La foule jamais ne se sédimente, mais reste fragmentée et parse-

\*Anthropologue  
Université Lumière Lyon II



Les règles sont les mêmes pour tous. Aucune hiérarchie n'est pré-ordonnée, elle se construit sur la base des performances de chacun. Ce que nous dit cette logique du défi, c'est donc la volonté de cette jeunesse d'origine multiculturelle des quartiers populaires de s'affirmer et de s'évaluer dans un cadre où, ce qui est pré donné, ce n'est pas l'asymétrie, la hiérarchie, la différence, mais, la symétrie, l'égalité et la parité. Cette passion égalitaire et cette obsession hiérarchique qui se cristallise dans la fête, nous fait entendre ce cri, cet appel à la dignité et à la responsabilité qui s'entrechoque chaque jour, dans des éclats de violence, sur les murs de la cité.

■

(1) Isambert F.A. : Le sens du sacré, fête et religion populaire, Paris, Les éditions de Minuit, 1982.

(2) Villardy A. : Fête et vie quotidienne, Paris, Les éditions ouvrières, 1968.

(3) Piette A. : Les jeux de la fête, Paris, Publication de la Sorbonne, 1988.

mée de secousses. Les fêtes hip hop ne connaissent pas de transe. Chacun est toujours sous le regard de l'autre. Pas de consécration, pas de transgression. On ne s'oublie pas. On ne fusionne pas...

### La passion égalitaire

Alors comment la comprendre cette drôle de fête ? Si nous considérons avec Piette (3), la fête comme un "interstice ritualisé" — situé non pas en dehors mais "à côté" de la vie quotidienne — entretenant un rapport dialectique avec la quotidienneté, nous pouvons alors comprendre ce qui s'y cristallise. Ce qui se formalise au travers de la forme hip hop, et qui se condense dans ces moments de fête, est en rapport direct avec le vécu quotidien de ces jeunes. La fête nous parle alors d'une certaine façon d'être à soi, à l'autre, d'une certaine façon d'être au monde. Il y aurait beaucoup à dire sur cette logique d'évaluation, sur cette manière d'être continuel-

lement sous le regard de l'autre, et sur ces capacités d'évaluation en situation, des intentions de l'autre, que ces jeunes des quartiers populaires ont développé (compétences qui sont peut-être propres à tous les individus qui évoluent dans un univers ressenti comme hostile). Mais dans l'espace qui m'est ici imparti, je ne pourrais survoler que cette logique du défi. Qu'est-ce que cette logique de dépassement de soi et de l'autre ? Le défi est un "rituel disjonctif". C'est à dire qu'il part du postulat d'égalité entre sujets et construit, au fil de l'enchaînement immanent des performances, un écart différentiel. C'est une façon d'amener autrui sur un terrain symétrique : rien n'est pré-ordonné, tout est à prouver, à démontrer.

Face à une vision contractuelle du lien social (conception de la réciprocité absolue, de "l'égalité" entre sujets juridiques) cette logique du "toujours plus que" peut apparaître comme un dérèglement. Alors que le défi est fondamentalement, volonté de dépassement sur un terrain d'égalité.